

Paix et désarmement

John C. POLANYI
(*Prix Nobel de Chimie 1986*)

Jusqu'ici, l'existence des armes nucléaires a dissuadé les puissances qui les possèdent de recourir à la force sans restriction. Il est fort plausible qu'une telle réalité ait empêché une guerre d'éclater au cours des quatre dernières décennies. Malgré tout, nous ne pouvons nous inspirer de l'histoire récente pour préparer notre avenir.

Un groupe international de personnalités militaires, scientifiques et politiques, réunies à Toronto il y a quelques années, ont expliqué comme il suit la réalité dont je viens de parler : "Nous en concluons donc, ont-ils dit, que c'est beaucoup plus à la chance qu'à une bonne gestion que nous devons d'avoir pu éviter la guerre nucléaire jusqu'ici".

S'il est vrai que nous avons joué à la roulette nucléaire, pour ainsi dire, alors nous devrions ressentir un profond sentiment de culpabilité. Si, après avoir pris conscience de cet état de fait, nous persistons tout de même à suivre les mêmes politiques, nous risquons d'être accusés de verser dans la démence criminelle.

Dans une trop large mesure, nous sommes passés outre au fait qu'une nouvelle ère a commencé, une ère aussi différente (et probablement plus différente) de l'époque précédente que l'Age du fer l'a été de l'Age de pierre.

Dans les années 1950, on reconnaissait qu'une centaine d'armes nucléaires lancées contre un pays y auraient causé de telles souffrances et y auraient tellement déchiré le tissu social qu'une tragédie intolérable en aurait résulté : l'anéantissement d'une civilisation.

C'est de cette constatation que nous est venu le plus grand truisme de notre temps, à savoir que la seule fin sensée et morale des armes nucléaires consistait à garantir qu'elles ne serviraient jamais, sinon pour la dissuasion. Il convenait donc de limiter à quelques centaines le nombre des engins nucléaires offensifs.

Voilà quel était le point de vue dominant à la Première Conférence internationale du Mouvement Pugwash sur la science et les affaires mondiales à laquelle j'ai assisté il y a vingt-sept ans à Moscou.

Mais nos paroles de l'époque ont vite été étouffées par la clameur des politiques adoptées ultérieurement par les puissances nucléaires, politiques dont le ton a certes été différent. Les nations ont grossi leurs arsenaux militaires au point d'y compter des dizaines de milliers d'ogives, et il semble qu'elles aient choisi de considérer les armes nucléaires simplement comme des instruments de guerre classique.

Le propre de la raison, c'est de reconnaître le monde pour ce qu'il est. Or, nos politiques en matière d'armements nucléaires ont à maintes reprises dérogé à cette règle.

Permettez-moi de vous en donner ce qui me paraît être trois exemples clairs. A eux trois, ils touchent aux principaux thèmes du débat militaire.

Le premier se rapporte à ce que l'on désigne plutôt improprement comme étant la défense de l'Europe.

Après les multiples manoeuvres militaires exécutées au cours des décennies, il est évident, je pense, que l'Europe est défendue par ce qu'Herman Kahn a un jour appelé (dans un autre contexte) une machine apocalyptique.

Même après les mesures de désarmement tant attendues qui se concrétisent maintenant, la tâche d'un commandant en chef consisterait, en temps de guerre sur le théâtre européen, à préparer des mil-

J. POLANYI

liers d'armes nucléaires, en prenant garde de ne pas s'en servir par inadvertance et sans donner l'impression qu'elles sont peut-être sur le point de servir, car cela risquerait d'inciter l'adversaire à déclencher une attaque préventive ou "préemptive". Le commandant en question devrait accomplir cette tâche dans un contexte de guerre classique, où ses subalternes, assiégés, réclameraient des renforts à grands cris et où les troupes ennemies seraient en train de mettre hors de combat ou de déborder les emplacements d'armes nucléaires.

Il y a tout lieu de penser qu'il serait carrément impossible, en pareilles circonstances, de maîtriser les forces nucléaires. Et il serait quasi certainement impossible de sauver l'Europe de l'annihilation une fois qu'un conflit nucléaire aurait éclaté. Si l'on combine ces deux éventualités, il est évident que la manière dont nous avons choisi de nous défendre et de défendre l'Europe équivaut à une véritable stratégie kamikaze.

Voilà ce qui arrive quand on considère les armes nucléaires comme s'il s'agissait d'instruments de guerre classique.

La lutte que les superpuissances se livrent au chapitre des missiles balistiques intercontinentaux est tout aussi démentielle.

Ces engins affreux et terrifiants sont communément perçus comme étant l'expression même de la dissuasion, vu qu'ils sont de toute évidence trop terribles pour être employés. Malgré tout, l'obsession qu'on a de toujours vouloir construire des missiles ayant une portée et une puissance explosive comparables à celles des armes de l'adversaire (et en aussi grand nombre) trahit encore une fois cette perception classique des choses.

Cette perspective est encore plus évidente dans la concurrence qu'on se fait aux chapitres de la précision et de la multiplicité des ogives. On recherche des engins qui pourront détruire les silos de missiles chez l'adversaire. Tout naturellement, ce dernier suppose justement que son ennemi veut détruire les silos avant plutôt qu'après le lancement des missiles y étant abrités.

Bien loin de dissuader l'ennemi de recourir à ses missiles, cette menace l'encourage fortement à s'en servir, tandis qu'il le peut encore.

La logique menant à la mise au point et au déploiement de telles armes, dans les deux camps, repose sur le désir d'atteindre l'objectif classique de la guerre, à savoir remporter la victoire. Cet objectif va suffisamment à l'encontre de la réalité pour que l'on estime bon de le redéfinir : on parle désormais du besoin "d'avoir l'avantage", ce qui est moins explicite.

L'aspect de la dissuasion qui inspire les pires craintes, c'est la tentation d'aller au-delà de l'objectif consistant à empêcher la guerre et de chercher dès lors à dissuader l'adversaire de faire des actions que l'on déplore. Il ne s'agit plus de dissuasion, mais de contrainte. Pour reprendre les mots célèbres de Clausewitz, c'est "la continuation de la politique par d'autres moyens".

La dissuasion correspond à une notion différente. Ni Clausewitz, ni les autres n'ont donné à entendre que le "suicide mutuel" sert les fins de la diplomatie : il en élimine la nécessité.

Enfin, dans cette galerie des horreurs, chacune étant un résultat de la pensée classique dans un monde transformé, j'inclus le recours à la magie comme moyen de mettre un terme à l'ère nucléaire. Je ne parle pas évidemment de la véritable magie, mais plutôt des illusions que l'on crée avec des miroirs.

Dans le contexte actuel défini par l'Initiative de défense stratégique, des miroirs seront mis en orbite dans l'espace, dans les soixante secondes après que l'alerte annonçant une attaque ennemie par missiles aura été donnée. Ces miroirs auront pour fonction de diriger les faisceaux lasers vers les engins ennemis au moment où ils quitteront leurs silos, des milliers de kilomètres plus loin.

Pourquoi la majorité des scientifiques américains, avec toute la connaissance qu'ils possèdent, ont-ils émis des doutes quant

J. POLANYI

à la faisabilité technique de l'IDS ? Ils ont invoqué deux raisons principales, qui sont les suivantes :

Premièrement, si l'on veut pouvoir se doter d'une protection crédible contre les armes nucléaires, le système de défense devra être particulièrement efficace, compte tenu de l'énorme puissance de destruction de ces engins. C'est là une entreprise absurde tant par sa difficulté que par son énormité.

Deuxièmement, il devrait être évident que les mêmes technologies qui nous poussent à mettre au point des défenses "exotiques" (armes à énergie cinétique, lasers, rayons-X, faisceaux de particules, etc.) se révéleront plus efficaces encore lorsque l'ennemi voudra s'en servir plus simplement pour contourner ces systèmes de protection.

Dans le domaine des sciences expérimentales, tous les spécialistes vous diront qu'il est plus facile de rater l'essai d'une technologie d'avant-garde que de le réussir.

Dans quelle mesure les défenses antimissiles sont-elles une excroissance de la pensée classique en matière d'armements ?

En rendant les missiles intercontinentaux "obsolescents", ces systèmes nous ramènent en fait à une époque de la préhistoire, désormais plus que révolue, où nous avons pour habitude de résoudre nos divergences dans le sang, forts de la certitude que nous saurions nous arrêter avant de mettre en danger la survie de notre société ou de notre espèce.

Voilà un postulat qui ne se vérifiera plus. Nous savons désormais comment anéantir une civilisation, et nous ne devons jamais l'oublier.

Ainsi, on comprend mieux pourquoi, comme l'a dit Raymond Aron, nous vivons de plus en plus dans un monde rempli "d'armes viriles et d'hommes impuissants". Pour prendre une autre comparaison, disons qu'il n'y a, sur l'échiquier international actuel, aucun moyen

de faire un coup gagnant. Nous devons avoir le courage de changer les règles du jeu.

C'est là une déclaration qui n'a rien de nouveau. Les dirigeants du monde la font souvent. Le problème se pose lorsqu'il s'agit d'y donner suite.

Il convient pour cela que non seulement les dirigeants croient à ce qu'ils disent, mais aussi et surtout qu'ils soient convaincus que les autres y croient également. Voilà pourquoi des initiatives comme celle du Traité ABM de 1972, qui s'écartent du modèle historique traditionnel, revêtent une telle importance.

Avec la signature, en 1972, du Traité ABM, on a vu deux ennemis jurés renoncer solennellement à leurs systèmes de défense, non seulement ils ont admis qu'à l'ère nucléaire les empereurs devaient aller dévêtus, mais ils ont en plus fait de cette "nudité" une loi et institué une surveillance pour s'assurer de son constant respect.

L'accord prochain sur les missiles nucléaires à courte et à moyenne portée déployés en Europe est presque aussi important dans la mesure où il offre au monde le spectacle de deux grandes puissances qui estiment qu'elles seront plus en sécurité si elles acceptent de détruire une partie de leur arsenal, et ce malgré les considérables divergences qui les opposent encore.

Il s'agit là d'une leçon que le monde n'est pas près d'oublier. Même si elle est incomplète, c'est effectivement la leçon que le monde devrait en tirer.

Au début de mon exposé, j'ai évoqué l'épouvantable danger qui nous menace, à savoir la décision d'une puissance de recourir à son arsenal nucléaire si elle venait à croire que ses intérêts vitaux ou sa survie sont menacés.

Même en faisant l'hypothèse assez peu vraisemblable que le désarmement va progresser à un point tel que les armes nucléaires n'auront plus alors de signification militaire, la situation globale

resterait dans l'ensemble inchangée. Dans un monde caractérisé par une abondance de matières fissiles, l'option de l'escalade ne disparaîtrait pas pour autant. Il suffirait en effet qu'un pays jusque là démuné d'armes nucléaires indique ne serait-ce que son intention de recourir aux armes nucléaires pour que s'engage alors entre les autres nations une course folle pour le devancer.

Au moment où Copernic a découvert que la Terre n'était pas, comme on le croyait, au centre de notre système planétaire, c'est la peur qui, en fin de compte, l'a poussé à attendre, pour annoncer sa découverte, d'être proche de la mort. La peur, non pas d'encourir les foudres de l'Eglise, mais plutôt de s'exposer, perspective plus redoutable encore, aux railleries de ses collègues.

Nombreux sont ceux qui, pour les mêmes raisons, hésitent encore à exprimer une réalité devenue aujourd'hui évidente, à savoir que la constellation politique ne gravite plus désormais autour du concept sacré de la nationalité.

Les nations se sont formées à l'époque où des individus unis par un lien de proximité géographique se sont regroupés pour assurer leur protection physique, leur épanouissement spirituel et leur confort mutuel. A l'heure actuelle, le seul moyen dont une nation dispose pour se protéger suppose une violence et une barbarie qui risquent de causer sa propre perte physique ou morale.

Nous ne pouvons pas faire d'un comportement aussi meurtrier le fondement de l'ordre international. Il nous faut trouver d'autres moyens que la guerre pour résoudre les conflits entre les nations. Les pays vont bientôt devoir mettre sur pied une structure organisée, à l'intérieur de laquelle ils pourront voir la nécessité de parvenir à des compromis, trouver le moyen de les atteindre plus facilement et établir à cette fin un certain nombre de précédents.

Tous les efforts déployés par la collectivité internationale pour élaborer un code de conduite ne pourront triompher que dans la mesure où les pays se seront eux-mêmes montrés capables de se plier à l'autorité de la Loi chez eux. Comment en effet une nation revendi-

quant le pouvoir absolu à l'intérieur de ses frontières pourrait-elle faire croire qu'elle est disposée à agir différemment à l'extérieur? De la même façon, il est peu probable qu'une nation insouciante du sort qui dans son sein guette les victimes de la famine, ou indifférente aux crimes perpétrés contre l'environnement, parvienne à nous convaincre qu'elle est prête à cesser de brandir le spectre de la destruction massive dans ses relations internationales.

Devant un projet aussi ambitieux, la tentation est grande de se laisser aller au désespoir. Mais si les dangers que nous courons en essayant d'instituer un nouvel ordre international sont certes redoutables, les périls allant de pair avec l'inaction, le sont plus encore.

Au lieu de déplorer la démence humaine, nous devrions plutôt nous estimer heureux d'être doués de la raison qui nous pousse inéluctablement sur le chemin d'un monde plus civilisé.